

***Eléments de Réflexion sur les Positionnements
Epistémologiques et Méthodologiques
en Sciences de Gestion***

Par :

Pr. Adil CHERKAOUI

Doctorant ès Sciences de Gestion

*Laboratoire de Recherche GECIAS : Gestion des compétences, de l'Innovation et des Aspects
Sociaux des organisations et des économies*

Sanaa HAOUATA

Doctorante ès Sciences Economiques

*Laboratoire de Recherche Entrepreneuriat et Management des Organisations
FSJES – Ain Chock de l'Université Hassan II Casablanca*

Résumé :

L'épistémologie vise à clarifier la conception de la connaissance sur laquelle un travail de recherche se fondera. Elle ne se limite en aucun cas à une simple réflexion méthodologique dans la mesure où elle appréhende la nature de la connaissance produite, la manière par laquelle elle est engendrée, ses valeurs et son statut. De là, elle définit l'objectif de la recherche, la stratégie ainsi que les méthodes et les techniques mobilisées pour le déploiement d'un projet de recherche.

Dans ce sens, notre papier escompte d'éclairer les chercheurs en sciences de gestion sur les principales postures épistémologiques et leurs spécificités en vue de les aider à définir la posture appropriée pour leurs recherches. Il s'agit d'une clarification sur les implications méthodologiques des principales postures étant donné que nous n'envisageons pas de proposer un positionnement systématique.

Mots-clés : épistémologie, positivisme, interprétativisme, constructivisme, méthodologie.

Abstract :

Epistemology is the theory of knowledge up on which research work will be based. It is not limited to a simple methodological reflection but it also apprehends the nature of the knowledge produced, the way in which it is generated, its values and status. Fromthere, the purpose of research, strategy and the methods and techniques mobilized for deployment of a research project can be defined.

Our purpose is to inform researchers in the management sciences on the main epistemological methods and their characteristics in order to help them define the appropriate method for their research.

This is a clarification on methodological implications of key postures.

Key- words: epistemology, positivism, interpretivism, constructivism, methodology.

Introduction

Souvent l'utilisation d'une méthodologie de recherche est la conséquence d'un choix épistémologique bien précis. S'inscrire dans une posture épistémologique correspond à une affirmation d'une identité scientifique et épistémologique.

L'appartenance à une communauté scientifique, guidera par conséquent les propos et réflexions des chercheurs, inscrira le travail de recherche dans des principes et paradigmes régulateurs, constituera un repère problématique et méthodologique et représentera un processus qui conduit la recherche. La finalité est d'assurer une certaine cohérence et rigueur à la démarche de recherche, et par conséquent, d'assurer de la légitimité à la connaissance scientifique produite (Cohen, 1996 repris par Hazem Ben Aissa, 2001).

Dans la littérature scientifique, beaucoup de travaux sur la méthodologie ont montré un fort débat au niveau du statut épistémologique. Par notre papier, nous souhaitons apporter un éclairage sur les principaux paradigmes épistémologiques à savoir : positivisme, constructivisme et interprétativisme ; ainsi que les retombées du choix épistémologique sur la démarche méthodologique mobilisée. En effet, un positionnement épistémologique conditionnerait fortement les démarches méthodologiques et scientifiques mobilisées par le chercheur, particulièrement les démarches déductive, inductive et abductive. Ces dernières définiraient le choix des méthodes de recherche : qualitative et/ou quantitative.

Pour répondre à de tels questionnements, nous allons spécifier l'objet et la finalité de la recherche en science de gestion. Ensuite, nous nous interrogeons sur le statut philosophique et épistémologique que cela induirait. Enfin, nous éclairons leurs implications méthodologiques.

L'objectif de notre contribution n'est pas de tracer un processus systématique, mais plutôt apporter un éclairage pour le chercheur en science de gestion afin de lui permettre de faire le choix le plus adéquat entre épistémologie et méthodologie de recherche.

I. L'objet et la finalité de la recherche en science de gestion

1. Qu'est-ce qu'un objet de recherche ?

De manière générale, il est à préciser qu'indépendamment du cadre épistémologique ou méthodologique défini, la recherche scientifique s'inscrit dans une logique **globale et itérative**, orientée par une question centrale appelée « Objet de recherche », cette dernière permet d'établir des allers et retours entre théorie et terrain d'investigation.

Objet de recherche, question de recherche ou encore plus classiquement « la problématique », sont des concepts qui vont de même pour désigner ce que l'on cherche (Giordano & Jolibert, 2012).

Comme le précise Ben Aissa (2001), « une question de recherche n'est pas limitée à un thème sans finalité ni démarche ; c'est une combinaison d'un thème (quoi étudier), d'une finalité (pourquoi) et d'une démarche (comment procéder) ».

Dans la même lancée, Koenig (2002, 2006a) considère un projet de recherche comme un « système » composé d'un ensemble de combinatoires qui interagissent entre elles afin de faire apparaître l'objet de recherche, et si l'un des éléments change, cela pourra avoir des répercussions sur toute la structure de recherche.

L'une des difficultés majeures d'un travail de recherche réside dans la définition d'un début clairement formulé de la **question de recherche**. Étant donné qu'une recherche scientifique ne suit pas un processus linéaire, le début part d'une intention et une question générale, qui fera l'objet d'un **affinement** à travers des allers et retours entre théorie et terrain (Giordano & Jolibert, 2012).

Le tableau ci-dessous représente un schéma classique du processus de la recherche en dehors du cadre épistémologique et méthodologique déployé :

Tableau 1 : Une vue synoptique générale de la construction d'un processus de recherche

	Les grandes étapes	Leur contenu	Dans l'approche hypothético-déductive
Construire le processus	→ CONCEVOIR	Objet ou problématique et question(s) de recherche	1. Choix de l'objet 2. Revue de littérature 3. Construire un cadre théorique 4. Dédire des hypothèses
	→ METTRE ET OEUVRE -	Construire le canevas ou architecture (design) de la recherche - Lier concepts et données - Collecter les données - Choisir l'échantillon - Coder et traiter les données	5. Opérationnaliser les concepts 6. Construire un plan de recherche 7. Choisir un échantillon, collecter des données et les coder
	→ ANALYSER EVALUER	- Interpréter les résultats - Apprécier leur validité	8. Tester les hypothèses; analyser les données et interpréter les résultats; apprécier leur 9. Conséquences théoriques et pratiques des résultats obtenus.

Source : (Giordano & Jolibert, 2012)

2. L'objet de recherche : Quels éléments de base pour sa formulation ?

L'objet de recherche est l'élément central d'une recherche scientifique, il représente le fil conducteur autour duquel est axé le processus de recherche. Loin de l'impression qui fait penser parfois que la conception de l'objet de recherche intervient rapidement dans une recherche, l'« étape d'élaboration de la problématique s'avère l'une des plus difficiles à saisir et à maîtriser. Et pourtant, il s'agit d'une étape très importante puisque c'est elle qui donne à la recherche ses assises, son sens et sa portée » (Chevrier, 2003).

D'une manière globale, la formulation de l'objet de recherche tient en compte des éléments d'ordre global tels que la nature de projet, le type de la recherche, la démarche scientifique, le terrain d'investigation, ainsi que les cadres épistémologique et méthodologique envisagés.

L'objet de recherche tient sa forme définitive et se stabilise sur la base de l'interaction continue de l'ensemble de ces éléments à travers des allers et retours entre ces derniers (Giordano & Jolibert, 2012).

La formulation de l'objet de recherche tient compte de :

- Son objectif global :

Un projet de recherche aura pour finalité de **décrire**, d'**expliquer**, de **prédire** ou de **changer**. Il s'agit d'une orientation générale qui pourra fortement avoir des répercussions sur le type de la recherche. Un travail scientifique peut s'inscrire dans une recherche dite de « **contenu** » qui s'intéresse à l'analyse des composantes de l'objet de recherche, ou une recherche dite de « **processus** » qui analyse l'évolution de l'objet de recherche dans le temps. Comme expliqué par Giordano & Jolibert(2012), « de très nombreuses recherches portent sur des études de processus : le changement, l'innovation, la décision, par exemple, elles peuvent être de nature descriptive et/ou explicative ».

- La démarche de recherche et cadre théorique :

La problématisation peut avoir comme point de départ les travaux théoriques déjà existants qui relèvent des lacunes conceptuelles, théoriques ou de modélisation. Le chercheur est amené, en s'appuyant sur une démarche scientifique rigoureuse, à tester, justifier des théories, et présenter de nouvelles propositions. Cette démarche, comme le souligne Chevrier(2003) «part de connaissances théoriques déjà établies pour les valider auprès de données empiriques, est **déductive** et **vérificatoire** », elle est aussi appelée confirmatoire et mobilise une démarche quantitative et/ou qualitative (Giordano & Jolibert, 2012).

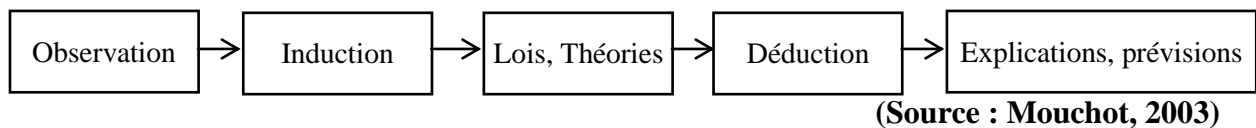
Une recherche peut aussi être inscrite dans un champ où les modèles théoriques ne sont pas encore établis, il pourra opter pour une exploration théorique, empirique ou hybride.

La problématisation pourra avoir comme source l'observation réelle d'une situation. Dans ce cas, le chercheur est amené à analyser les composantes et comprendre afin de construire des concepts et des théories, et/ou modéliser la situation étudiée, cette démarche « qui part de

données empiriques pour construire des catégories conceptuelles et des relations, est **inductive** et **généralisatrice** » (Chevrier, 2003). Celle-ci peut être considérée comme une démarche à part entière (l'étude exploratoire à titre d'exemple).

Dans la recherche scientifique, les démarches déductive et inductive se complètent souvent, il semble même impossible de recourir totalement à l'une des deux et faire abstraction de l'autre. Dans l'absolu, le rapprochement des deux démarches est essentiel dans la mesure où les résultats issus des deux démarches se nourrissent. Le schéma de Mouchot (2003) illustre ces propos :

Figure1 : La complémentarité entre les démarches déductive et inductive



- Le terrain d'investigation :

Il représente un point important pour l'atteinte de l'objectif de recherche. Une forte interaction entre le chercheur et les acteurs concernés peut faire l'objet d'une sensibilité importante ce qui rend la réalisation de la recherche difficile, cela pourra conduire le chercheur à renoncer ou revoir son objet de recherche. Comme sera précisé dans la deuxième partie de ce papier, le niveau d'interaction chercheur/ terrain est l'un des éléments fondateurs des postures épistémologiques elles-mêmes.

- Le cadre épistémologique :

La posture épistémologique retenue influence les orientations d'un chercheur quant à la formulation de son l'objet de recherche, cela va de soit pour les implications méthodologiques. Dans certains cas, et suite à l'ignorance ou à une maturité insuffisante du cadre épistémologique, il se trouve qu'un chercheur débutant aura une réflexion épistémologique qu'a posteriori de la formulation de son objet et de sa stratégie de recherche. Cela nécessite de vérifier la cohérence entre la posture épistémologique, stratégie et techniques de recherche ainsi que les outils permettant la validité et la légitimation de la connaissance produite.

« Outre la question fondamentale de la validité d'une démarche qualifiée de "scientifique", ce qui permet d'apprécier la **légitimité** du projet est la triade :

Cadre épistémologique x Stratégie de la recherche x Instrumentation » (Giordano & Jolibert, 2012)

II. Postures épistémologiques et leurs portées

1. Distinction entre l'épistémologie et la méthodologie

Le concept de l'épistémologie est apparu au début du 20^{ème} siècle. Elle désigne une branche de la philosophie des sciences, spécialisée dans l'étude des théories et des fondements de la connaissance. Selon Piaget (1967), l'épistémologie est l'étude de la construction des connaissances valables.

Il s'agit de répondre à trois questions essentielles, à savoir : Quelle est la nature de la connaissance produite ? Comment la connaissance est-elle engendrée ? Quels sont la valeur et le statut de cette connaissance ?

De tels questionnements permettent aux chercheurs de conduire une réflexion propre dans un cadre référentiel épistémologique bien élaboré et d'acquérir les connaissances nécessaires pour soutenir la validité et la légitimité de son travail de recherche.

Cela étant, nous constatons que parfois, dans la sphère scientifique, les concepts d'«Epistémologie » et de « Méthodologie » représentent une source de confusion. En effet, nous ne pouvons pas réduire l'épistémologie à un simple positionnement méthodologique.

Dans ce sens, la méthodologie ne représente qu'un aspect de l'épistémologie qui s'intéresse à la pertinence et à la validité du processus d'élaboration des connaissances mis en œuvre à l'égard de l'objectif de recherche poursuivi (Piaget, 1967). Elle se définit comme « l'étude des méthodes destinées à élaborer des connaissances » (Avenier & Gavard-Perret, 2012).

Dans le même ordre d'idées, l'élaboration et la validation de la connaissance scientifique produite nécessitent d'inscrire sa recherche dans une posture épistémologique clairement définie. Celle-ci représente une vision et des principes partagés par une communauté scientifique donnée, appelée également "Paradigme épistémologique".

Chaque paradigme apporte une réponse propre à son construit ainsi qu'aux trois questions épistémologiques essentielles. Il désigne « [...] une constellation de croyances, valeurs, techniques, etc. partagées par une communauté donnée » (Kuhn, 1962, cité par Avenier & Gavard-Perret, 2012). Une telle définition nous expose clairement l'enjeu d'un positionnement épistémologique ainsi que ses retombées sur la démarche de recherche à adopter, les méthodes à mobiliser et la nature de la connaissance à produire.

Ainsi, l'utilisation d'une méthode de recherche est la conséquence d'un choix méthodologique et épistémologique. L'appartenance à une posture épistémologique correspond à une affirmation d'une identité scientifique et épistémique.

Cette affiliation guidera, par conséquent, les propos et réflexions du chercheur dans la mesure où elle inscrira son travail de recherche dans des principes et hypothèses régulateurs, et constituera un repère problématique et méthodologique représenté dans un processus qui conduit la recherche. La finalité étant d'assurer une certaine cohérence et rigueur de la

démarche de travail, et par conséquent, assurer de la légitimité pour la connaissance scientifique produite (Cohen, 1996, repris par Ben Aissa, 2001).

Selon Wacheux (1996), « dans le quotidien du chercheur, c'est simplement pouvoir à tout moment légitimer sa recherche sur le phénomène étudié ». Seul un positionnement épistémologique qui confère de la légitimité au travail de recherche mené et aux choix méthodologiques qui le sous-entendent.

Par ailleurs, les paradigmes s'accordent sur le fait que, s'interroger sur la connaissance revient à s'interroger sur la nature de la réalité qu'on s'attèle à cerner par le biais de cette connaissance. Cependant chacun de ces positionnements épistémologiques à une vision singulière du monde et de la réalité. Généralement, nous distinguons, en sciences de gestion, trois postures épistémologiques phares à savoir : le positivisme, le constructivisme et l'interprétativisme. Selon Girod-Séville et Perret (2003), le chercheur positiviste a pour ambition d'expliquer la réalité, le constructiviste celle de la construire et l'interprétativiste a l'intention de la comprendre.

2. Le Positivisme et le Post-Positivisme

Le **positivisme** puise ses fondements des sciences exactes. Bien qu'un bon nombre de chercheurs en sciences de gestion ont contribué à son développement. Pour les positivistes, la réalité existe en soi, extérieure et indépendante du chercheur, qui d'ailleurs ne cherche que de l'appréhender.

De là, les phénomènes observés répondent à des lois universelles et immuables que le chercheur essaye de découvrir ou bien de s'en approcher. La connaissance produite est par conséquent objective et "acontextuelle" répondant à une vision déterministe du monde.

En effet, « il n'existe qu'une seule réalité concrète, indépendante de toute opinion, qui attend d'être découverte et explorée » (D'Amboise, 1996).

Le positivisme repose sur trois hypothèses centrales (Avenie r& Gavard-Perret, 2012) :

- H1 : L'**ontologie réaliste** considérant qu'il existe un réel objectif, unique, et connaissable. De là, le chercheur est capable de l'étudier, le cerner et le comprendre en toute neutralité à travers l'observation.
- H2 : La **détermination naturelle** stipulant que, dans une approche positiviste, nous pourrions découvrir, cerner et comprendre les différentes formes de détermination afférentes au phénomène étudié (le réel existentiel). Et ce grâce à l'observation empirique des faits, l'explication des liens de causalités existants et la construction des règles à portée universelle.
- H3 : L'**épistémologie objective dualiste**. Le chercheur est indépendant vis-à-vis son objet de recherche, qui l'appréhende d'une manière tout à fait neutre et objective étant donné qu'il travaille dans des conditions contrôlées.

Ainsi, les trois grands paradigmes épistémologiques répondent de façon distincte à la question de scientificité de la connaissance produite par un travail de recherche.

Signalons que cette distinction science / non-science n'existe que dans le positivisme, pour lequel toute connaissance produite doit répondre à une loi universelle avec une validité précise. Quel que soit donc le champ d'application (sciences naturelles, sciences humaines et sociales, sciences de l'organisation, etc.).

Dans ce sens, les critères de validité scientifique retenus par le positivisme sont précis et permettent d'apporter la démarcation entre une connaissance scientifique et celle qualifiée de non scientifique. Ces critères sont au nombre de trois :

- La **vérifiabilité** : Une proposition synthétique n'a de sens que si et seulement si elle est susceptible d'être vérifiée empiriquement (Blaug, 1982) ;
- La **confirmabilité** : Elle renvoie au degré de probabilité avec lequel les énoncés sont confirmés (généralisation) ;
- Et la **réfutabilité** : Une théorie est réfutable lorsque certains résultats peuvent l'infirmier (Popper, 1984).

Si dans les sciences naturelles, le principe de l'objectivité de la connaissance et de son extériorité par rapport au chercheur et facilement revendicable, il n'en est pas de même pour les sciences humaines et sociales particulièrement pour les sciences de gestion.

En effet, l'être humain est lui-même son propre objet, il est par conséquent très difficile de prôner l'extériorité et l'indépendance de la connaissance.

Pourtant, certains auteurs ont présenté un certain nombre d'arguments et de citations de positivistes tel que Durkheim (1894) pour lesquels les faits sociaux peuvent être considérés comme des choses. Pour illustrer ces propos, les auteurs citent l'exemple de la recherche dans le domaine des sciences de l'organisation. S'interroger par exemple sur la fiabilité dans une entreprise suppose que le chercheur essaiera d'appréhender la réalité technique et organisationnelle de cette entreprise, à priori indépendante des Hommes et du chercheur. Toutefois, une critique que nous pouvons dresser dans cet exemple bien précis, c'est la dimension humaine qui ne peut pas être occultée lorsqu'on s'interroge sur la fiabilité des prises de décisions au sein de l'entreprise et surtout dans des domaines aussi sensibles que celui de la science de gestion.

Dans ce sens, un réaménagement a été opéré prônant l'émergence d'une nouvelle posture appelée « **Post-Positivisme** » qui a introduit certaines modifications pour pallier aux critiques qui s'adressent au positivisme radical surtout en ce qui concerne son applicabilité aux sciences humaines et sociales.

En effet, le post-positivisme considère que nous ne pouvons pas appréhender tout à fait la réalité. Celle-ci demeure **imparfaitement appréhendable** en passant d'un réalisme 'naïf' à un réalisme qualifié comme étant 'critique'. De là, les résultats obtenues ne seront que

probablement ‘‘ vrais ‘‘ (et non pas parfaitement ‘‘vrais’’) (Dualisme aménagé). Dès lors, l’objectivité du chercheur est modérée (et non plus absolue). Si pour le positivisme, la nature de la connaissance s’apprécie par la validation des hypothèses établies comme des lois universelles, le post-positivisme introduit le critère de falsification dans la mesure où la nature de la connaissance se définira par des hypothèses non falsifiées qui seront probablement des faits et des lois d’une portée universelle.

3. Le constructivisme radical (ou pragmatique)

Dans la littérature des sciences sociales, il existe essentiellement deux types de paradigme constructiviste, l’un est conceptualisé par des chercheurs appartenant au champ des sciences de l’éducation tels que Guba et Lincoln (1986 ; 1998), est l’autre qualifié de RADICAL en faisant suite aux travaux de Piaget (1967), conceptualisé par Glasersfeld (1988 ; 2001) et théorisé par Le Moigne (1995 ; 2001 ; 2007). Dans ce papier, nous nous intéressons au paradigme constructivisme Radical applicable aux sciences de gestion.

Dans ce modèle, la construction de la connaissance ne fera pas appel à une norme de vrai (par déduction) mais à **une norme de faisabilité** (par intuition reprogrammable). Dans cette perspective, « un objet existe si on est capable de le construire, d’en exhiber un exemplaire ou de le calculer explicitement » (Largeault, 1993).

Le paradigme constructiviste radical est fondé sur trois hypothèses fondamentales, soulevées des travaux de Glasersfeld (2001), Le Moigne (1995-2007) & Riegler (2001).

- **La première hypothèse** s’intéresse au statut de la connaissance et **postule que ce qui est connaissable par l’être humain**. Cette hypothèse stipule que la connaissance que peut parfaitement connaître un individu est la connaissance issue de son expérience. La réalité connaissable est « perçue ou définie par l’expérience que s’en construit chaque sujet prenant conscience ou connaissant » (Le Moigne, 1995). De ce fait, il n’y a pas de connaissance de réalité ou d’objet sans qu’il y a un sujet qui la décrit et qui l’expérimente (Glasersfeld, 1994 ; Fourez, 1996).

Dans la même perspective, Glasersfeld (1988) considère que « le constructivisme radical est ‘‘radical’’ parce qu’il rompt avec la convention, et développe une théorie de la connaissance dans laquelle la connaissance ne reflète pas une réalité ontologique ‘‘Objective’’, mais concerne exclusivement la mise en ordre et l’organisation d’un monde constitué par notre expérience». A partir de cela, on peut comprendre que le constructivisme radical postule **l’existence d’un réel** sans pour autant confirmer ou infirmer l’existence d’un réel en soi, il appuie surtout l’idée qui stipule qu’un individu ne puisse connaître parfaitement un monde réel au-delà de l’expérience qu’il en a (Glasersfeld, 2001).

- **L'hypothèse phénoménologique :** Le sujet connaissant a le rôle décisif dans la construction de la connaissance. Nous ne connaissons que les représentations par lesquelles on perçoit un phénomène. Dans cette perspective, on considère que le monde est construit, et nous ne pouvons que se représenter la réalité ou la construire (Martinet, 1990). Le monde est donc fait d'interprétation et par conséquent, la connaissance produite est subjective et contextuelle.
- **L'hypothèse téléologique :** Selon Piaget (1967), la production de la connaissance scientifique suit un processus avant de se produire en résultat, et dans ce processus l'esprit humain, ne sépare pas aisément le connu du connaissant. La connaissance dans l'épistémologie constructiviste se caractérise par l'hypothèse de faisabilité cognitive (**raisonnabilité**). Dès lors, cette hypothèse postule une interaction entre le sujet connaissant et l'objet étudié.

A partir de ces deux hypothèses, découle la constatation qui fait que la connaissance produite dépend du chercheur, de son histoire, de sa connaissance... « Ce qui révèle uniquement du réel étudié est inextricablement tissé avec ce qui révèle du sujet connaissant » (Avenier et Gavard-Perret, 2012), ce qui explique l'interdépendance entre le sujet connaissant et l'objet étudié.

4. L'interprétativisme

Les hypothèses fondatrices de l'interprétativisme sont pratiquement identiques avec celles du paradigme constructiviste radical. L'interprétativisme, comme le constructivisme radical, stipule que ce qui est connaissable relève de l'expérience et du vécu de l'individu. Il postule aussi, que la connaissance produite est inséparable du sujet connaissant vis-à-vis des phénomènes perçus dans la mesure où nous n'en pourrions faire que des représentations. De même, la troisième hypothèse de nature téléologique stipule que la production de la connaissance dépend de l'environnement, des pensées et les actions des individus guidées par les intentions et les finalités de ces derniers.

La distinction fondamentale entre le constructivisme radical et l'interprétativisme est une différence de nuance au niveau de l'hypothèse ontologique. Comme l'explique Gavard-Perret (2012), les interprétativistes « s'accordent à la fois pour récuser l'hypothèse d'existence d'un réel objectif indépendant de l'observateur et pour poser des hypothèses fondatrices d'ordre ontologique - alors que le constructivisme radical ne nie pas l'existence possible d'un réel extérieur au chercheur, indépendant de lui et de l'attention qui lui accorde. Il conteste seulement la possibilité de connaître ce réel indépendamment des perceptions qu'il induit ». Ces propos, sont appuyés par Glaserfeld (2001) qui explique que le constructivisme radical « nie seulement que nous ne puissions connaître **rationnellement** un réel au-delà de notre expérience. »

L'absence de l'hypothèse ontologique (ni rejet, ni affirmation) dans le paradigme constructiviste laisse la place aux chercheurs qui optent pour un tel paradigme, la possibilité de formuler des hypothèses de travail d'ordre ontologique. A titre d'exemple : Considérer l'environnement de l'entreprise comme composante déterminante du choix stratégique de cette dernière.

5. Synthèse comparative et positionnement du chercheur

Nous avons bel et bien montré que la vision du monde envisagée par chacun des trois postures épistémologiques conditionne le chemin de la connaissance. Si pour les positivistes, la finalité est de découvrir des lois universelles immuables, les interprétativistes cherchent à comprendre le sens donné à la réalité, alors que les constructivistes escomptent de la construire.

Ainsi, Girod-Séville & Perret (1999) nous fournissent dans le tableau ci-dessous une synthèse comparative des spécificités des différentes postures épistémologiques. En effet, chacune de ces trois postures apporte une réponse propre à son construit et aux trois questionnements essentiels définissant le concept de l'épistémologie.

Tableau 2 : Synthèse comparative

	Positivisme	Interprétativisme	Constructivisme
Quel est le statut de la connaissance ?	Hypothèse réaliste	Hypothèse relativiste	
	Il existe une essence propre à l'objet de connaissance.	L'essence de l'objet ne peut être atteinte.	L'essence de l'objet ne peut être atteinte (constructivisme modéré) ou n'existe pas (constructivisme radical).
La nature de la « réalité »	Hypothèse déterministe	Hypothèse intentionnaliste	
	Indépendance du sujet et de l'objet. Le monde est fait de nécessités.	Dépendance du sujet et de l'objet. Le monde est fait de possibilités.	
Comment la connaissance est-elle engendrée ?	La découverte Recherche formulée en termes de « pour »	L'interprétation Recherche formulée en termes de « pour »	La construction Recherche formulée en termes de « pour »

	quelles causes... ».	quelles motivations des acteurs... ».	quelles finalités... ».
Le chemin de la connaissance scientifique	Statut privilégié de l'explication	Statut privilégié de la compréhension	Statut privilégié de la construction.
Quelle est la valeur de la connaissance ?	Vérifiabilité	Idiographie	Adéquation
Les critères de validité	Confirmabilité	Empathie (révélatrice de l'expérience vécue par les acteurs)	Enseignabilité
	Réfutabilité		

Source : (Girod-Séville et Perret, 1999)

Par ailleurs, la question fondamentale qui taraude l'esprit de tout chercheur, est le choix d'un positionnement épistémologique face à la pluralité des paradigmes. Les réponses des chercheurs à cette question sont à priori contradictoires et dépendent de la vision et l'opinion des uns et des autres sur cette question.

Certains auteurs avancent que la pluralité des paradigmes est le signe de l'immaturité et la jeunesse des sciences humaines et sociales (Stengers, 1993), et que seule leur évolution conduira à un cadre épistémologique uniforme.

Dans le même ordre d'idées, d'autres considèrent que la coexistence de cette pluralité de paradigmes est un signe de crise épistémologique et symptômes d'une révolution scientifique (Kuhn, 1983). En revanche, pour d'autres tel que Koenig (1993) l'approche **multi-paradigme** est possible, et même souhaitable, car cette pluralité offre au chercheur une opportunité de s'enrichir davantage. C'est ce qui est communément appelée "**postures aménagées**" qui ne sont qu'une triangulation entre plusieurs paradigmes répondant aux spécificités de chaque objet de recherche.

Les chercheurs en épistémologie ont distingué par ailleurs deux approches : **isolationniste** et **intégratrice**. La première milite pour le choix d'un paradigme et de s'y tenir. La deuxième par contre revendique des efforts pour la recherche d'un standard commun.

Enfin, quel que soit le positionnement épistémologique du chercheur, ce dernier doit être capable d'une part de justifier explicitement ses présupposés de recherche, et d'autre part de se conformer aux exigences pragmatiques qu'impose une recherche empirique. Il est temps alors qu'explicitier les éventuelles retombées méthodologiques de chacune des principales postures épistémologies présentées.

III. Implications méthodologiques du positionnement épistémologique

1. L'implication du positivisme et du post-positivisme

La démarche méthodologique défendue par les partisans du positivisme est de nature déductive ou hypothético-déductive de type « Si... alors ». Elle part du général vers le particulier et consiste à formuler une question de recherche à partir d'une théorie établie ou un cadre théorique défini et à formuler sur cette base des hypothèses (des liens hypothétiques) concernant une situation particulière en vue de les tester empiriquement (les confirmer ou les infirmer) afin de les confronter avec la théorie ou cadre théorique mobilisé (discussions des résultats obtenus empiriquement à la lumière des théories mobilisées).

Une telle démarche s'appuie sur deux principes : La décomposition analytique et de réduction (de type cartésien) ; Et l'hypothèse causaliste ou de raison suffisante qui cherche des liens hypothétiques entre les différents éléments du phénomène étudié répondant au raisonnement dit 'sylogistique'. Celui-ci repose sur l'idée que « rien n'arrive jamais sans qu'il y ait une cause ou une raison déterminante » (Leibniz, 1710).

En effet, cette démarche méthodologique est appropriée pour une telle posture épistémologique dans la mesure où le chercheur est croyant de l'existence d'une seule et unique réalité, connue et appréhendable. Qui est même en mesure de la cerner, la comprendre et parfaitement l'appréhender puisqu'elle répond à des lois naturelles récurrentes et donc prévisibles. Partant de ce principe, le chercheur découvrira cette réalité en testant diverses hypothèses de sa recherche qui s'inspirent d'une théorie ou cadre théorique bien élaborés (D'Amboise, 1996).

Dès lors, l'aboutissement scientifique d'une telle démarche méthodologique dépendra de la pertinence des sous-basements théoriques des différentes hypothèses, du degré de précision de l'instrument de mesure utilisé et de la validité des analyses et tests statistiques. Ainsi, la validité scientifique des résultats obtenus peut être analysée sur trois niveaux essentiels :

- La validité interne : Le chercheur doit s'assurer qu'il est capable de bien mesurer le phénomène étudié (objet de recherche escompté) lequel doit être saisi dans sa totalité à l'aide des instruments de mesure retenus et de la méthode mise en œuvre.
- La validité externe : Le chercheur doit être capable de généraliser ses résultats obtenus sur une grande échelle. Ce qui soulève en particulier la qualité de l'échantillon et sa représentativité.
- La fiabilité : La technique mobilisée par le chercheur doit être en mesure de reproduire les mêmes résultats d'une fois sur l'autre. Il s'agit là du principe de la stabilité des résultats.

Dans le cadre du **post-positivisme**, la démarche méthodologique reste pratiquement la même de nature déductive ou hypothético-déductive. En revanche, un post-positiviste cherchera

davantage à réfuter des hypothèses plutôt qu'à les vérifier puisqu'il reconnaît que la réalité est imparfaitement appréhendable. Il ne va approcher la réalité qu'au plus près et cherchera à adoucir la rigueur positiviste en vue d'étudier les phénomènes sociaux complexes.

Les méthodes quantitatives de recherche, fondées sur la rigueur statistique comme moyen assurant la validité scientifique des résultats obtenues, sont davantage utilisées dans une posture positiviste. Alors que pour le post-positivisme, les méthodes qualitatives (focus groupes, entretiens, études des cas approfondies...) peuvent être mobilisées ou être combinées avec les méthodes quantitatives.

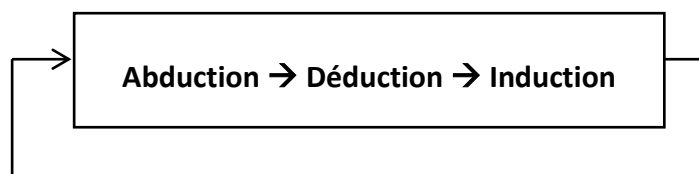
2. L'implication du constructivisme et de l'interprétativisme

Les partisans des paradigmes constructiviste et interprétativiste tendent vers les démarches inductive et/ou abductive en vertu de leur soubassement épistémologique.

La démarche inductive part du particulier vers le général, autrement dit, passer des observations particulières à des concepts généraux. Par ailleurs, l'abduction permet de formuler des hypothèses pour expliquer un fait. Elle permet de proposer des règles, des hypothèses ou de formuler des propositions à partir de la connaissance de la règle générale et de la situation observée. (Exemple : Le personnel est engagé quand une entreprise est socialement responsable → Le personnel est engagé dans une entreprise, l'hypothèse qui pourra être formulée dans ce cas, est que « cette entreprise est socialement responsable »)

Les trois démarches déductive, inductive et abductive permettent de construire la connaissance chacune à sa façon. Certaines recherches peuvent même mobiliser les trois démarches de raisonnement, et comme le précise David (1999) « La plupart des raisonnements, et en particulier les raisonnements scientifiques, combinent les trois formes de raisonnement », et ceci se manifeste selon la boucle suivante :

Figure 2 : La boucle du raisonnement scientifique



Source : (David, 1999)

L'articulation des trois démarches se manifeste comme suit :

Des hypothèses sont formulées par abduction pour expliquer un fait (Le personnel est engagé, il se peut que l'entreprise est socialement responsable, le personnel est bien payé...)

Ces hypothèses peuvent avoir des conséquences à explorer en induction (si l'entreprise est socialement responsable, donc non seulement le personnel est engagé mais aussi cette entreprise atteint ses objectifs...)

La déduction permet quant à elle de vérifier les règles et théories mobilisées. Si on est dans le cas de l'infirmité, la boucle doit se reproduire à nouveau par la formulation de nouvelles hypothèses.

En dehors de la démarche mobilisée, la justification de la fiabilité de la connaissance produite impose ses règles. Concerne tout le processus de recherche, la justification de cette fiabilité dépend du cadre épistémologique dans lequel est inscrit un travail scientifique.

Si la justification des connaissances produites dans le cadre du positivisme repose sur le principe de la stabilité des résultats obtenus, étant donné qu'ils doivent se reproduire dans le cas où nous mesurerons le phénomène étudié plusieurs fois avec les mêmes instruments de mesure. Cependant, ce principe de fiabilité change dans le cas des paradigmes constructivistes et interprétativistes, où l'objet même de la recherche ainsi que les informations recueillies, sont influencées par le sujet connaissant, ce qui influence par conséquent le résultat de la recherche.

Dans le cadre de ces paradigmes, la fiabilité d'une recherche repose surtout sur le fait d'explicitement l'ensemble des opérations réalisées, et fournir au lecteur toutes les données qui faciliteront la compréhension du cheminement du processus de la recherche, dans le but de rendre possible la reproduction du même cheminement.

A côté de la fiabilité d'une recherche, la validité de cette dernière est aussi un élément crucial qui sert à justifier la valeur de la connaissance produite.

En effet, cette validité couvre trois facettes, à savoir : La cohérence de la recherche, sa validité interne ainsi que sa validité externe.

Quelle que soit la nature du paradigme épistémologique mobilisé, **la cohérence d'une recherche** dépend du design de recherche, c'est-à-dire, le processus global mis en œuvre.

D'une manière générale, une recherche scientifique commence par la définition du cadre épistémologique, qui porte à conséquence la nature et le statut de la connaissance produite, l'objet de la recherche, le cadre théorique, ainsi que la stratégie méthodologique déployée. L'ensemble de ces éléments suit une logique rétroactive, permettant d'apporter des réajustements « si le design est amené à évoluer à la lueur des résultats progressivement obtenus » (Avenier & Gavard-Perret, 2012).

Les critères de validité interne sont liés aussi au choix épistémologique. Dans le cadre du paradigme épistémologique constructiviste pragmatique, la validité interne correspond à la légitimation de la connaissance scientifique produite qui exige à la fois la validité du

processus de recherche, ainsi que celle de son construit. En effet, la validité de ce dernier, repose sur son **adaptabilité fonctionnelle**. Autrement dit, le chercheur doit être capable d'expliquer en quoi les connaissances élaborées sont-elles adaptées avec la situation étudiée (Von Glasersfeld, 2001).

Dans le cadre du paradigme interprétativiste, « le construit » correspond à l'interprétation d'une expérience vécue, sa validité exige au chercheur d'exposer une présentation détaillée et d'épaisse description de son expérience. Cette interprétation, doit faire l'objet d'un consensus global des acteurs participants à cette même expérience. C'est ce qui est communément appelé d'« Empathie » (révélatrice de l'expérience vécue par les acteurs). Signalons que la justification de la valeur de la connaissance dans cette même posture repose également sur le critère d'« Idiographie ». Le chercheur interprétativiste s'intéresse à appréhender des événements singuliers.

Pour tous les paradigmes épistémologiques, la **validité externe** d'une recherche correspond à une mise à l'épreuve de la connaissance produite, en dehors de l'échantillon représentatif dans le cadre d'une méthode quantitative, ou des études de cas dans le cadre d'une méthode qualitative.

Dans le cas du paradigme constructiviste, cette mise à l'épreuve correspond à l'analyse des connaissances produites. C'est ce qu'on appelle **enseignabilité du construit**. « Pour être enseignable, cette connaissance doit avoir quelque « valeur » identifiable pour cette culture, qu'elle s'exprime en termes de sens, d'intelligibilité ou d'effectivité. » (Le Moigne, 2007). Autrement dit, « il s'agit d'examiner si des connaissances génériques, telles que réinterprétées dans d'autres contextes que ceux à partir desquels ces connaissances ont été élaborées, procurent des repères fonctionnellement adaptés et viables pour agir intentionnellement dans ces autres contextes » (Avenier & Gavard-Perret, 2012). Ce mode mène à construire des connaissances dites « **génériques** » (pour se distinguer des connaissances dites « **statistiques** ») où la démarche qualitative tient une place.

La question de validité externe dans le paradigme interprétativiste ne se pose pas puisque le travail de recherche consiste à donner une description détaillée et épaisse du construit dans le but de faciliter la mobilisation des résultats de la recherche par un autre acteur dans un autre contexte.

Conclusion

Dans ce papier, nous avons essayé de mettre le point sur les enjeux de l'épistémologie et son utilité dans un travail de recherche. En effet, toute recherche qui se respecte, doit impérativement prendre conscience du choix épistémologique et surtout de son implication méthodologique. Partant de ce principe, nous avons explicité les spécificités des principaux

paradigmes épistémologiques en sciences de gestion de manière à éclairer les chercheurs sur ce sujet. Un tel éclaircissement permet d'orienter les chercheurs faire à un choix sur ces questions en tenant compte des particularités de leur objet de recherche.

Nous n'escomptons en aucun cas de proposer un positionnement systématique compte tenu la pluralité des visions adoptées par les partisans de chacune des postures.

La question épistémologique demeure épineuse, difficile à appréhender, suscitant de nombreux débats dans la sphère scientifique.

Les déterminants d'un éventuel positionnement sont la réponse apportée par chacun des paradigmes aux trois questions fondamentales qui définissent même l'épistémologie en tant que discipline. Il s'agit de s'interroger sur le statut et la nature de la connaissance, les hypothèses fondatrices sur lesquelles elle repose, ainsi que sa valeur et sa justification.

Ainsi, le chercheur pourra opter pour une posture déterminée et de s'y tenir. C'est ce qu'on appelle l'approche « isolationniste ». Cependant, pour éviter le radicalisme d'un paradigme donné, particulièrement en sciences sociales et humaines, un travail de recherche peut s'inscrire dans une posture aménagée à travers une approche dite « intégratrice ».

Enfin, quel que soit le positionnement du chercheur, ce dernier doit être en mesure de justifier explicitement son choix.

Bibliographie

Ben Aissa H., Quelle méthodologie de recherche appropriée pour une construction de la recherche en gestion ?, Xième Conférence de l'Association Internationale de Management Stratégique, Québec 13-14-15 juin 2001, <http://www.strategie-aims.com/events/conferences/13-xeme-conference-de-l-aims/communications/2442-quelle-methodologie-de-recherche-appropriee-pour-une-construction-de-la-recherche-engestion/download>

Blaug M., La Méthodologie Economique, Ed Economica, Paris, 1982.

Combesie J.C., La méthode en sociologie, édition de la découverte, Paris, 2007

D'Amboise G., Le projet de recherche en administration : un guide général à sa préparation. Faculté des sciences de l'administration/ Université Laval, 1996.

David A., Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion, Conférence de l'AIMS, Mai 1991, <http://core.ac.uk/download/pdf/6465176.pdf>

DEPELTEAU F., La démarche d'une recherche en sciences humaines de la 23 question de départ à la communication des résultats. Presses de l'université Laval. Montréal. 2000.

Durkheim E., Les règles de la méthode sociologique. Dans le cadre de la collection: Les classiques des sciences sociales, 1894. Téléchargeable sur : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Festinger L., & Katz D. Les Méthodes de Recherche dans les Sciences Sociales, édition PUF, Paris. 2007.

Gauthier B., Recherche sociale: De la problématique à la collecte des données, Presse de L'université du Québec, 4^{ème} Ed. 2003.

Gavard-Perret M.-L., Gotteland D., Haon C., Jolibert A., Méthodologie de la recherche en sciences de gestion, Pearson, Montreuil, France, 2^{ème} Ed. 2012.

Girod-Séville M. & Perret V., Paru dans Mourgues N., & alii (Dir), Questions de méthodes en sciences de gestion, Chap 12, pp 315-333, EMS, 2002.

Girod-Seville M., Perret V., Fondements épistémologiques de la recherche, in THIETART R.A., Méthodes de recherche en management, Dunod, p. 13-33. 2003.

Grawtitz M., Méthodes des Sciences Sociales, Dalloz, Paris, 2010.

Guillemette F., Baribeau C., Recherche qualitative en sciences humaines et sociales : Les questions de l'heure, Actes du colloque de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ) organisé dans le cadre du congrès de l'ACFAS 16 mai 2006, Université McGill, Montréal, http://www.recherchequalitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hors_serie_v5/RQ-HS-5-Numero-complet.pdf

Largeault J., La logique, édition PUF, Paris, Presses Universitaires de France « Que sais-je ? », 1993.

Le Moigne J.L., Les épistémologies constructivistes, 3e éd., Paris, Presses Universitaires de France « Que sais-je ? », 2007, 128 pages, <http://www.cairn.info/les-epistemologies-constructivistes--9782130561040.htm>

Maurand-Valet, A., Choix méthodologiques en sciences de gestion : pourquoi tant de chiffres ?, Crises et nouvelles problématiques de la Valeur, Mai 2010, Nice, France. pp.CD-ROM. <hal-00479481>, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00479481>

Mbengue A., Vandangeon-Derumez I., Positions épistémologiques et outils de recherche en Management Stratégique, Actes du colloque de l'AIMS, 2015, <https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/2413/files/2015/02/mbengue.pdf>

Mouchot J. M. & Moles A., Les Méthodes des Sciences Humaines dans l'Entreprise, Editions Fayard – Mame, Paris, 1971-2006.

MukeZihisire M., La recherche en sciences sociales et humaines : Guide pratique, méthodologie et cas concrets, Edition l'Harmattan, Paris, 2011.

Ouellet A., Processus de recherche, une approche systémique, Presses de l'Université du Québec, Canada, 2008.

Piaget J. L'épistémologie génétique, 6e éd., Paris, Presses Universitaires de France « Que sais-je ? ». 2005, 128 pages.

Popper Karl R. La logique de la découverte scientifique, Editions Payot, Paris, 1984

Thietart R., Méthodes de recherche en management, Editions Dunod, Paris, 2003.